

gouvernement puisse envoyer un groupe comprenant quelques-uns de ses membres et des chefs d'autres partis politiques le représenter à New-York, à Paris, à Londres et à Moscou? Comment se fait-il que nous passions outre aux principes de feu sir Wilfrid Laurier? Comment se fait-il que les dominions refusent une entente de ce genre? Ces ententes ne sont pas internationales du tout. Pourquoi ne nous joignons-nous pas aux autres parties de l'Empire, aux autres dominions, comme des membres d'une seule famille, dans un programme impérial uniforme de collaboration avec la métropole puisque, ainsi que l'ont dit le chef de l'Australie et d'autres ici même, ayant été unis dans la guerre nous devons continuer à être unis dans la paix pour le plus grand bien du pays, au lieu de mettre notre confiance dans tous ces organismes étrangers. L'internationalisme, qui est étrange, n'est que de la frime. Une guerre conduit à une autre. Pourquoi n'aurions-nous pas notre propre société des nations, celle de l'Empire britannique? La seule société des nations qui ait eu quelque succès, on l'a dit aujourd'hui, c'est l'Empire britannique. Les Etats-Unis le savent, le monde le sait aussi et du dernier conflit devrait émerger une grande société des nations, l'Empire britannique.

En 1919, lord Milner disait à Oxford que c'est une étrange anomalie d'entendre les pays autonomes de l'Empire britannique parler d'adhérer à une société, se rattacher par un lien officiel à plusieurs nations étrangères, alors qu'ils s'étaient refusés jusque-là à assumer des obligations analogues l'un envers l'autre.

C'est un fait. Où en seraient les Etats-Unis s'ils s'exprimaient par 46 voix comme ce pays est censé le faire par l'entremise de tous ceux qui expriment des opinions différentes dans l'Empire, les dominions étant tous distincts? Clémenceau et d'autres chefs d'Etat français ont dit que, pour les raisons exposées, il était plus difficile de conclure un traité avec nous qu'avec tout autre, parce qu'il y a plusieurs avis différents. Je le répète, j'ai protesté. La mère patrie a déclaré la guerre à cause de la Pologne. Elle a tout sacrifié pour ce brave petit pays. Toutefois, les trois grandes puissances réunies à Moscou ont signé des engagements cédant les droits des pays baltes, de la Finlande et ainsi de suite. On ne nous a pas consultés. Un des plus grands écrivains de notre époque et le plus grand évêque missionnaire de l'Eglise anglicane s'est prononcé là-dessus; je suis fier du rôle impérial qu'il a joué dans deux guerres. Je songe au très révérend Renison, évêque du diocèse de Moosonee dans la circonscription de Cochrane. Je l'admire beaucoup, car il a consacré

[M. Church.]

sa vie à servir son Dieu, son roi et son pays. Il a dit dans un brillant article qui a paru dans le *Globe-Mail*, le 26 février dernier, qu'en ce moment, il manque un Job à l'univers. Jamais nous n'en avons eu. La semaine dernière, l'évêque parlait de ce besoin, le jour même de la déclaration faite à la Chambre sur l'ONU et le prochain congrès de Moscou. Qu'a-t-il dit? Il a parlé ainsi de la gloire de la Grande-Bretagne et de l'Empire:

Nous nous demandons s'il n'y a jamais eu de Job parmi les nations de l'univers; sinon, nous pourrions fort bien en avoir un. La légende de l'Empire britannique n'a que soixante-dix ans environ. C'est Disraéli qui, le premier, proclama la jeune reine impératrice de l'Inde, mais depuis le jubilé de diamant, cette ancienne conception de la puissance domine le monde, grâce à la famille des nations britanniques. Nous oublions presque que Shakespeare et Nelson ne vivaient pas dans un empire.

Examinons un instant ce que ce peuple a réalisé depuis mille ans. Quand, au quatrième siècle, les Romains ont retiré leurs légions, les petites îles situées au large du continent européen semblaient dépourvues d'avenir, mais de ce berceau est sorti un géant qui s'étend à toutes les parties de l'univers et qu'on n'oubliera jamais. L'esprit d'aventure, le génie maritime, le talent de colonisation, la puissance commerciale, le sens du droit et de l'ordre, la littérature immortelle, tout cela appartient à l'histoire. Plusieurs fois en croyait sa puissance effondrée, mais elle a toujours surpris et ses amis et ses ennemis. Il y a huit ans, elle restait seule. Quand d'autres hésitaient elle a résolu de braver la foudre. Elle a rassemblé à ses côtés des forces beaucoup plus grandes que la sienne pour assurer la victoire finale.

Depuis deux ans, le peuple de Grande-Bretagne endure tous les tourments de Job. Il a manqué de vivres pendant le conflit, mais il entreprend quand même de nourrir ses ennemis. Avant l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, il a jeté dans la fournaise ses richesses et ses trésors séculaires. Il a recommencé sa vie, plus pauvre que certains de ses adversaires en ressources naturelles et en réserves. Voilà qu'il doit de nouveau se mêler aux tragédies que suscite dans tout l'univers la cupidité des Blancs.

Un livre paru après la première guerre mondiale sous le titre: *The Rising Tide of Colour*, prédisait la fin de l'hégémonie des Blancs. La moitié de l'espèce humaine habite l'Asie. En deux courtes années, le Japon a imprimé à l'Orient un caractère ineffaçable. Non seulement ses victoires, mais ses cruautés et son arrogance ont changé la face du monde. Souvenez-vous de ce que l'Egypte doit à Cromer et à ses pareils. Le canal de Suez ne sera probablement plus une voie maritime britannique. Les quatre cent millions d'Hindous seront bientôt émancipés. Cela nous rappelle un conte de Kipling que nous venons de lire: *The Man Who Was*. La Birmanie et la Malaisie suivront le mouvement. Job, aux jours de son humiliation, disait que les gamins des rues ne le salueaient plus.

Aujourd'hui le monde est rempli de commérages; chacun sait que la vie des hommes et des nations ne se mesure pas selon les richesses matérielles. La patience, le courage et le mu-